

ses que tous vous connaissez ; car plus d'une fois sans doute, vous les avez entendus, ces cantiques, qui savent si bien toucher le cœur ; et vous avez plus d'une fois aussi éprouvé l'émotion qu'ils savent produire : souvent en effet, ces chants chrétiens contiennent un choix de pensées délicates et de sentiments poétiques, qu'on serait loin de se figurer. Mais les courts instants qui m'ont été accordés tirent sur leur fin et je dois, moi aussi, conclure avec eux.

Après avoir considéré la Poésie sous les deux vues les plus générales ; après vous avoir montré tous ses avantages, toutes ses beautés ; il me semble que c'est en vain, Nobles Adversaires, que vous me disputez une palme, que seul, mon sujet mérite. La Poésie, le plus noble des arts, la plus digne expression des plus beaux sentiments, a pour elle tout ce que l'Eloquence, la Musique et la Peinture peuvent apporter en leur faveur : elle a la force et la puissance de l'Eloquence ; l'harmonie et la tendre influence de la Musique ; la grâce et les beaux tableaux de la Peinture ; mais elle est encore plus que tout cela, elle est l'idéal du sublime, l'expression d'une noble passion, la fleur des pensées relevées ; elle est, Messieurs, le langage antique des Dieux !

Et à la vue de tant de raisons en ma faveur, je suis presque tenté de m'écrier, comme autrefois Charles II : *Où sont donc mes ennemis ?* Où sont-ils en effet ? Je ne sais ; mais certainement que je n'ose plus les considérer comme mes adversaires.

Quant à vous, Mesdames et Messieurs, si j'ai eu l'honneur, ce dont j'ose me flatter, de vous montrer l'excellence de la Poésie sur l'Eloquence, la Musique et la Peinture, mon travail n'est que trop récompensé ; et si de plus, mon sujet demeure toujours à cette hauteur dans votre esprit, ce sera un résultat, que je n'aurais jamais eu la hardiesse d'espérer.

J'ai émis en commençant, une pensée qui alors a pu paraître présomptueuse, mais qui maintenant, je l'espère, n'est rien plus que vraie. J'ai compté sur le triomphe, j'ai voulu vous arracher des mains la couronne de la victoire. Eh bien ! maintenant à la vue de cette noble Poésie, dont j'ai essayé de vous montrer toute la beauté ; en sentant les fibres de votre âme vibrer sous son souffle puissant ; en entendant les nobles accents qu'elle seule sait émettre ; à la vue des tressaillements convulsifs dont elle remplit l'âme du Poète ; à la vue de Dieu et de ses œuvres ; du *livre des livres* et de ses pages sublimes, je vous le demande, Mesdames et Messieurs, me suis-je trompé ? Ai-je trop espéré de vous ? ... Le sentiment qui brille sur vos figures, l'attention que vous avez bien voulu me prêter, les applaudissements dont quelquefois vous avez daigné couvrir ma voix, me disent que j'ai réussi et m'assurent d'un succès, que seul mon sujet mérite ! Et de plus aussi, j'entends une voix qui du fond du cœur me crie : Tu as vaincu ! et cette voix, j'en suis certain, trouvera un écho dans vos cœurs.

ELEGIE SUR LA MORT

DE FRANÇOIS-XAVIER MILTON,

ÉLÈVE DU COLLÈGE DE MONTRÉAL.

PAR LE RÉVÉREND MESSIRE P. P. DENIS, DIRECTEUR
DU MÊME COLLÈGE, LE 3 NOVEMBRE, 1857.

Où, l'Eglise dit vrai, l'Eglise notre mère,
Quand, pour nous détacher de cette vie amère,
Elle dit que les jours où meurent ses enfants,

Sont leurs jours de naissance, heureux et triomphants.
O digne objet d'amour, ô Milton, ô bel ange !
Au sein des voluptés pures et sans mélange,
Dont le Ciel aujourd'hui couronne tes combats ;
Qui comprend mieux que toi, retiré d'ici-bas
Par l'Epoux glorieux qui t'admet à sa table,
De l'Epouse, à quel point l'oracle est véritable.

Milton, en t'envolant dans le sein de ton Dieu,
Permetts-moi de te dire un solennel adieu ;
Non que je veuille ici, puérile chimère,
Couronner ton beau front d'un laurier éphémère ;
Non, ta bouche à mes chants sourirait de pitié ;
Je ne viens donc t'offrir qu'un gage d'amitié,
Légère expression du regret qui me navre,
Dans ces vers composés près de ton saint cadavre.

On dit, mais peu l'ont su, que dans ton noble sein,
En silence germait un généreux dessein ;
C'était de consacrer au divin Sacerdoce
Les fruits déjà mûris de ta raison précoce :
Dans ton pays natal, (1) nouveau François-Xavier (2)
Tu voulais de la Foi te faire le levier,
Pour la construction de son grand édifice.
Ami, le Ciel accepte un si beau sacrifice,
Le Ciel veut exaucer ton sublime transport !
Tu seras prêtre, ami, mais prêtre, par ta mort !
Ton corps sacrifié, victime virginale,
A l'épreuve du vice à l'haleine infernale,
Consumant devant Dieu ce qu'il a de mortel,
Tel sera l'holocauste immolé sur l'autel.

Ah ! nous qui te voyions dans ta longue insomnie,
Préluder lentement au jour de l'agonie ;
Nous qui te voyions lire, en chrétien résigné,
L'arrêt de ton trépas avant l'heure signé ;
Nous qui te voyions boire, au plus fort de l'épreuve,
La coupe dont il faut que tout mourant s'abreuve,
Adorant la Justice en sa sévérité,
Nous nous ressouvenions de cette vérité ;
Qu'on ne peut voir briller son jour de délivrance,
Sans passer au creuset de l'amère souffrance ;
Et que la Croix austère est le seul point d'appui,
Où notre Dieu Sauveur attire tout à lui.
Une âme pure et noble, ainsi qu'était la tienne,
Souple aux impressions de la grâce chrétienne,
Était propre à porter au milieu des langueurs
Tout ce que la Justice exerce de rigueurs.

Aussi ton héroïque et calme patience
Nous a, de la Foi vive enseigné la Science ;
Le modèle accompli du courage à souffrir,
Le Ciel, en ta personne a voulu nous l'offrir.
Oui, mon cœur gardera l'ineffaçable empreinte
De ce jour où sur toi je versai l'huile sainte ;
Où ma main, t'apportant l'aliment qui rend fort,
Te donna tant de vie à l'heure de la mort ;
De ce jour où des cieux la divine phalange
Venait faire cortège à notre nouvel ange,
Au milieu d'un concert sublime et solennel,
Te porta radieux aux pieds de l'Eternel.

Hélas ! nous condamnés à rester sur la terre,
Pouvions-nous trop pleurer une tête si chère !
Pouvions-nous regretter, par trop de pleurs versés
Le séduisant espoir qui nous avait bercés ?
Abstenons-nous pourtant de toute injuste plainte ;
Dans les desseins de Dieu la sagesse est empreinte ;
Lorsque de sa bonté s'exerce l'attribut,
Il veut que sa justice ait aussi son tribut ;
C'est pour mieux signaler le bienfait qu'il procure,
Que, mettant de côté toute victime obscure,
Sur cent agneaux chéris qui forment son troupeau,

(1) Les États-Unis.

(2) Allusion au nom de M. François-Xavier Milton.